

THIERRY LHERMITTE

UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION 24 25 FILMS

RAYANE BENSETTI



FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2018
GRAND PRIX



FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2018
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE



“UN FILM QUI MARQUERA 2018”

LE PARISIEN

“DRÔLE ET BOULEVERSANT”

VSD

**“CE DUO NOUS
TOUCHE AU CŒUR”**

RTL



LA FINALE

UN FILM DE **ROBIN SYKES**

EMILIE CAEN

LYES SALEM

24 25 FILMS • 3cinéma • HEUS • U • francetv • CANAL+ • © 2018 - 24 25 FILMS - UGC IMAGES - FRANCE 3 CINEMA - NEULIS FACTORY • OCS • A PLUS IMAGE • PROCIREP • TBS • UGC

UGC présente

THIERRY LHERMITTE

RAYANE BENSETTI

EMILIE CAEN

LYES SALEM

LA FINALE

Un film de **ROBIN SYKES**

Durée 1h25

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY-SUR SEINE
Tél. : 01 46 40 46 89

PRESSE

AUDREY LE PENNEC & LESLIE RICCI
Tél. : 01 47 23 00 02
audreylepennec@ascommunication.fr
lesliericci@ascommunication.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© 2018 – 24 25 FILMS – UGC IMAGES – FRANCE 3 CINEMA – NEXUS FACTORY

SYNOPSIS

Toute la famille Verdi est aux petits soins pour s'occuper de Roland, le grand-père, qui perd un peu la boule ces derniers temps. Tous sauf JB, l'ado de la famille, qui n'a qu'un seul but : monter à Paris pour disputer sa finale de basket. Mais ses parents, bloqués ce week-end-là, lui demandent d'y renoncer pour surveiller son grand-père. JB décide alors de l'embarquer avec lui. Pendant ce voyage, rien ne se passera comme prévu...

LISTE ARTISTIQUE

ROLAND VERDI

THIERRY LHERMITTE

JB SOUALEM

RAYANE BENSETTI

DELPHINE VERDI-SOUALEM

EMILIE CAEN

HICHAM SOUALEM

LYES SALEM

PENELOPE SOUALEM

CASSIOPEE MAYANCE

SLOBODAN

STANISLAS STANIC

OLIVIER

THEO CHRISTINE

LUCIEN (CUISTOT)

MARK GROSY

JULIETTE

ANNA MACINA

CLAUDE (PERE D'OLIVIER)

PHILIPPE REBOT

BARMAN (SANDWICHERIE)

HAROUN

LISTE TECHNIQUE

REALISATEUR	ROBIN SYKES
IMAGE	JEAN-FRANCOIS HENSGENS AFC, SBC
DECORS	MATHIEU MENUT
REALISATEUR 2NDE EQUIPE	ANTOINE RAIMBAULT
MONTAGE	JEAN-BAPTISTE BEAUDOIN
SCENARIO DE	ROBIN SYKES
	ANTOINE RAIMBAULT
MUSIQUE ORIGINALE	ETIENNE FORGET
SON	JEAN-PAUL GUIRADO
	JEAN-MARC LENTRETIEN
	RAPHAËL SEYDOUX
DIRECTRICE DE PRODUCTION	ANNE GIRAUDAU
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	FAUSTINE PERRIO
SCRIPTTE	MARIE DUCRET
1ER ASSISTANT REALISATEUR	ELIOT MATHEWS
CASTING	EMMANUELLE PREVOST
COSTUMES	ELISE BOUQUET
	REEM KUZAYLI
MAQUILLAGE	AGNES TASSEL
COIFFURE	ANTONIA SILIBERTI
SUPERVISEUR EFFETS NUMERIQUES	BENJAMIN AGEORGES
UNE COPRODUCTION	24 25 FILMS
	UGC
	FRANCE 3 CINEMA
	NEXUS FACTORY
	UMEDIA
	UFUND
EN ASSOCIATION AVEC	FRANCE TELEVISIONS, CANAL + ET OCS
AVEC LA PARTICIPATION DE	A PLUS IMAGE 8
EN ASSOCIATION AVEC	A PLUS IMAGE DEVELOPPEMENT 7, INDEFILMS
AVEC LE SOUTIEN DE	INITIATIVE 5 ET SOFICINEMA 13 DEVELOPPEMENT
	LA PROCIREP
AVEC LE SOUTIEN DE	TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FEDERAL DE
AVEC LE SOUTIEN DU	BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER
	THIBAUT GAST
PRODUIT PAR	MATTHIAS WEBER
	SYLVAIN GOLDBERG
COPRODUIT PAR	SERGE DE POUCCQUES
	NADIA KHAMLICH
	ADRIAN POLITOWSKI
	CEDRIC ILAND
TOUS DROITS D'EXPLOITATION	UGC

ROBIN SYKES

Réalisateur

D'où venez-vous Robin Sykes ?

J'ai longtemps été premier assistant réalisateur (pour, entre autres, Thomas Vincent, Eli Chouraqui, Dai Sijie...). En 2001, j'ai réalisé un court métrage, *La nuit du chien*, qui a remporté un prix au festival du film policier de Cognac. Dans la foulée des producteurs m'ont démarché et j'ai commencé à écrire des scénarios pour d'autres. Plus tard, j'ai passé quatre ans sur un thriller très noir que je devais cette fois-ci réaliser. Le projet ne s'est pas monté, il s'est arrêté en pleine préparation. J'en suis sorti rincé et j'ai ressenti le besoin de m'aérer, d'aller vers quelque chose de beaucoup plus léger. De là est venue l'envie d'écrire une comédie.

Comment est née l'idée de La Finale ?

Je cherchais une histoire qui sorte un peu des comédies romantiques habituelles ou des simples comédies potaches, pour moi qui n'avais jamais écrit ce genre de cinéma, s'aventurer sur ce terrain était trop risqué. Je voulais surtout un thème qui n'avait pas encore été trop abordé dans la comédie. Un truc un peu « osé ». C'était le cas pour ce personnage qui perd gentiment la boule avec l'âge, ce « papy zinzin » comme j'aime à l'appeler. Je suis donc parti de ce postulat.

Est-ce une histoire personnelle ?

La Finale n'est pas un récit autobiographique. Mais en essayant de faire du cinéma pour les gens que j'aime, j'ai forcément mis beaucoup d'eux dans mes personnages. Du coup, je dois reconnaître qu'ils y trouvent tous grâce à mes yeux. Quand Roland a des relents de racisme colonialiste, il m'est difficile de le détester car ses réflexions je les ai déjà entendues dans mon entourage familial: elles sont déplacées et totalement inadmissibles aujourd'hui mais elles ne sont en rien sincères. C'est culturel et générationnel. Bien plus bête que méchant.

Idem pour le papa de JB : dans cette histoire, il a le mauvais rôle mais je ne peux que l'aimer car c'est un père inquiet qui se retrouve face à une situation difficile à gérer. Même l'insolence ou l'arrogance adolescente de JB envers son grand-père au début du film me semblent plus attachantes que choquantes.

Vous êtes-vous également inspiré de célèbres films de duo ?

Inspiré non, mais avec Antoine Rimbault, mon co-scénariste, nous en avons clairement repris les codes. Des films comme *La chèvre* ou *Les spécialistes* mettent en scène des personnages que tout oppose et qui se retrouvent contraints et forcés de partager une aventure. La maladie de Roland, c'est un peu cette paire de menottes qui lie le flic au voyou. Elle oblige nos deux personnages qui se connaissent mal et appartiennent à des générations différentes à avancer main dans la main. Pour JB., ce grand-père est un vrai boulet mais sa dépendance l'oblige à ne pas le laisser tomber. Un peu comme *Rain man* le film de Barry Levinson. Et c'est évidemment au travers des péripéties provoquées par ces « chaînes » qu'ils apprendront à se découvrir et à s'apprécier.

L'idée de faire revoir, comme en direct, la finale de la Coupe du Monde à un homme qui perd la tête est une très jolie idée. Quand vous est-elle apparue ?

Très vite. Le film s'est quasiment construit à partir de cette idée car j'avais envie de réunir, dans ce qu'on appelle une comédie transgénérationnelle, deux personnages issus de la France d'hier et celle d'aujourd'hui pour montrer leur compatibilité. Lors de cette Coupe du Monde, il y a eu une entente nationale autour du Black-Blanc-Beur. Le message que je voulais faire passer était donc de dire qu'on pouvait revenir à cette conciliation.

Comment s'est passée la rencontre avec Thierry Lhermitte ?

Il a fallu que je gagne sa confiance car c'est un acteur exigeant. Il ne me connaissait pas mais il a tout de suite compris que je lui demanderai beaucoup. C'est forcément délicat pour un acteur de sa génération d'incarner un homme qui perd la tête avec l'âge, il faut un certain courage. Je pense qu'il a compris que ce n'était pas là le thème principal du film mais bien le prétexte à son histoire. Après, nous avons construit le personnage ensemble. Je lui ai parlé de mon père, de mon grand-père et pas mal de ma mère ! Mais aussi de Thierry Roland, le plus célèbre des « beaufs » de France, à qui le personnage doit beaucoup. Une personnalité aimée autant qu'haïe des français et dont les sorties racistes ou misogynes sont restées légendaires. Il y avait ensuite évidemment un chemin à faire entre lui et les esquisses de personnalités que je lui montrais. Je l'ai vu s'approprier le personnage dès les essais costumes en fait. Il avait enfilé ses mocassins comme des savates...

En quoi a-t-il pu vous surprendre ?

Dans sa façon de toujours vouloir surprendre justement, pour vous faire rire ou pour vous émouvoir. Et d'être à l'écoute aussi ; de ses partenaires, du réalisateur mais, plus important encore, de l'histoire elle-même. Toujours à interroger l'histoire pour aller à la rencontre de son personnage. Comme pour cette scène de la chambre, un peu avant la fin du film. Cette séquence m'inquiétait car il était compliqué de faire sentir au spectateur que Roland avait décliné, que son mal s'était aggravé. Mais la transition s'est faite d'elle-même car Thierry avait pris de l'avance sur le personnage et l'incarnait pleinement à ce moment du tournage.

Comment votre choix s'est porté sur Rayane Bensetti ?

Ce sont mes producteurs qui m'ont parlé de lui. Je ne le connaissais pas du tout ! Pour tout dire, je pensais qu'il nous faudrait passer par un long et contraignant casting sauvage pour le rôle de JB. Quand j'ai vu Rayane dans *Tamara*, je me suis dit qu'il avait une présence incroyable et un jeu déjà solide. Son charme et son physique sportif étaient également un atout pour le rôle. Après, c'est l'histoire d'une rencontre, d'un coup de soleil comme j'aime à m'en souvenir. Le garçon rayonne vraiment. Il est venu avec tout un tas d'idées pour ajuster le personnage à sa génération, se l'approprier. Et c'est tout ce que j'attendais.

S'est-il immédiatement entendu avec Thierry Lhermitte ?

Je ne souhaitais pas qu'ils se voient trop avant le tournage car je voulais entretenir le malentendu entre les deux personnages. Rayane était d'accord avec l'idée qu'il fallait que JB soit assez méchant avec son grand père au début du film et on pensait tous les deux qu'il valait mieux qu'ils soient des inconnus l'un pour l'autre le plus longtemps possible. Mais, dès la première lecture, ils ont cherché à se faire marrer et, très vite, je suis devenu le témoin de leur complicité. Leur relation s'est malgré tout construite au fil du tournage et c'était intéressant de voir comme ils se challengeaient l'un l'autre.

Les dirigiez-vous l'un et l'autre de la même façon ?

Thierry a une telle carrière qu'on ne peut pas le diriger comme un jeune comédien. Je dois reconnaître que j'étais assez impressionné et gêné au début. L'idée étant d'essayer de l'amener là où je ne l'avais encore jamais vu : de l'exposer. Il m'a rapidement mis à l'aise, m'a tout de suite écouté et m'a beaucoup donné. Nous étions donc dans une forme de dialogue « adulte ». Avec Rayane, je me retrouvais face à un animal sauvage : instinctif et indomptable, capable de choses surprenantes et qu'il ne fallait surtout pas rater. On a du s'approprier l'un l'autre. Pour le meilleur. Au montage, sa force d'exposition, son charisme et sa finesse m'ont bluffé. Comme Thierry, il a apporté beaucoup de nuances au film.

Les seconds rôles s'imposent habilement. Etait-ce important pour vous de leur faire une vraie place autour du duo ?

Ils existaient même davantage dans le script mais ils ont été un peu sacrifiés au montage au profit de la narration articulée autour du duo.

J'avais découvert Lyès Salem dans L'Oranais, son deuxième long-métrage et je trouvais qu'il avait une douceur qui contrastait bien avec la dureté bienveillante du père de JB. Ce n'est pas évident d'avoir le mauvais rôle mais il l'a joué parfaitement car avec lui on comprend que c'est la situation qui l'oblige à réagir ainsi.

Emilie Caen, elle, était pour moi une évidence depuis le début. J'ai vu d'autres actrices pour la forme mais au fond de moi je savais que personne d'autre qu'elle ne tiendrait le rôle de la mère.

J'avais aussi très envie de travailler avec Philippe Rebbot. Il portait déjà en lui toute la fantaisie nécessaire au personnage du père d'Olivier. Maintenant, j'ai encore plus envie de re-travailler avec lui ! Quant à Haroun, il correspondait parfaitement à l'idée que je me faisais de ce vendeur qui, par accident, au détour d'une rencontre, va se révéler d'une malhonnêteté aussi effroyable que drôle. Il a compris toute l'humanité d'un tel personnage. J'étais très flatté qu'il accepte de tenir ce petit rôle pour faire ses premiers pas au cinéma.

THIERRY LHERMITTE

Interprète de Rolland

Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce projet ?

J'aimais la manière, assez légère, dont Robin Sykes parlait des gens qui perdent la tête car la plupart du temps on traite ce sujet avec gravité. Et puis le rôle qu'il me proposait était extra à incarner. Le fait que Roland soit embarqué dans ce voyage par son petit-fils est une situation à la fois réaliste et cocasse : il apparaît comme un boulet; c'est une grenade dégoupillée qui, à tout moment, peut faire rater le plan de Jean-Baptiste.

Avez-vous donc immédiatement accepté la proposition de Robin Sykes ?

J'ai d'abord fait lire le scénario à un ami dont les parents perdent la mémoire car j'avais besoin de savoir si la situation et les réactions de Rolland leur paraissaient crédibles. Quand ils m'ont confirmé que tout cela était parfaitement vrai, je n'ai plus hésité.

En quoi aviez-vous à cœur de défendre le personnage de Roland ?

C'est un personnage bien écrit car il est à la fois bourré de contradictions et plein de tendresse. Le fait qu'il ait un peu mauvais caractère le rend d'autant plus riche. Pour le jouer, il fallait travailler sérieusement sans trop se prendre au sérieux. En amont du tournage, j'ai donc lu et relu quotidiennement mon texte pendant plusieurs semaines et je m'amusais à adopter le côté « sans filtre » de Roland en lançant par exemple un « ta gueule » à quelqu'un en plein milieu d'une conversation; ça me faisait marrer.

Quels étaient les pièges à éviter ?

Le risque était que cela sonne faux, qu'on voit un acteur jouer un malade. Il fallait donc être dans la vérité; que Roland fasse semblant de comprendre ce qu'on lui dit sans trop le montrer. Mais ces choses-là ne s'intellectualisent pas : quand on est vraiment dans la situation, on n'a pas besoin de faire semblant.

Comment vous dirigeait Robin ?

Il y avait une vraie symbiose entre nous. Robin est un metteur en scène merveilleux, à la fois déterminé et à l'écoute. Son expérience d'assistant-réalisateur fait qu'il maîtrise parfaitement la technique et c'est agréable de travailler avec quelqu'un qui sait ce qu'il veut, n'hésite pas à être très pointilleux et tient la barre de son film. J'ai passé un moment formidable sur son plateau.

Comment s'est passée la rencontre avec Rayane Bensetti ?

Je ne le connaissais pas mais dès le début, nous nous sommes très bien entendus. Je trouve que c'est un excellent acteur et, humainement, un garçon très sympathique. Contrairement à nos personnages, le décalage de générations ne se ressentait pas entre nous.

Avez-vous retrouvé chez lui des choses du Thierry Lhermitte débutant ?

Oui bien sûr ! Notamment dans la conviction qu'il avait de devoir jouer d'une certaine manière. Quand on est jeune, on a des idées un peu arrêtées sur ce qu'on sait faire et ce qu'on ne sait pas et ce n'est pas toujours facile lorsque le metteur en scène cherche à vous sortir de votre zone de confort.

Qu'aimez-vous dans les films de duo ?

En tant qu'acteur, quand on s'entend bien avec son partenaire, c'est très agréable de pouvoir jouer de notre complicité. Et lorsque le scénario est bien écrit, cela permet en outre de construire une relation au fil du tournage.

Quelle ambiance y avait-il sur le plateau ?

C'était un tournage assez idyllique je dois dire. S'entendre aussi bien avec son réalisateur et ses partenaires est une chance. J'ai pu m'en rendre compte y compris lorsqu'on tournait des scènes où je n'avais pas grand-chose à jouer. Je me souviens par exemple de la partie de basket : je pensais que ce serait ennuyeux mais je me suis bien amusé. Je crois que je ne me suis jamais autant régalé en jouant une comédie dotée d'une vraie profondeur.

RAYANE BENSETTI

Interprète de JB

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

En premier lieu, c'était le scénario. Je trouvais que l'histoire était très bien amenée et que le mal dont souffre Roland était traité avec humour et tendresse.

Avec Jean-Baptiste, j'ai tout de suite su qu'il y avait quelque chose d'intéressant à jouer car c'est un personnage qui évolue : quand on le découvre, c'est un petit con mais on finit par s'attacher à lui. Et puis donner la réplique à Thierry Lhermitte était une chance. Bref, tout était réuni pour que j'accepte le projet sans me faire prier.

Comment Robin Sykes vous l'a-t-il présenté ?

Il m'a donné sa vision du personnage. Mais Jean-Baptiste étant lyonnais, comme moi, je lui ai dit ce que je pouvais ajouter, notamment dans le langage qu'adoptent les gens là-bas. C'était passionnant d'apporter des expressions que j'utilise ou des situations que j'avais vécues car peu à peu j'ai mis dans ce rôle des choses très personnelles.

En quoi aviez-vous à cœur de défendre ce personnage ?

J'ai tout de suite compris son agacement. Le fait que ce grand-père qu'il connaît mal et qu'il ne peut pas sentir lui pique sa chambre depuis un mois et l'oblige à dormir dans le canapé l'agace terriblement. Cet homme qui perd la boule est un boulet et il vit mal le fait d'être lié à lui.

Vous ressemble-t-il ?

De tous les personnages que j'ai campés, c'est probablement le plus proche de moi. Comme lui, quand j'ai un objectif à atteindre et que quelqu'un se met en travers de mon chemin, je peux exploser. Et je pense être dans la même énergie que lui car j'ai un côté un peu speed. J'adore aussi le sport mais pas forcément le basket. C'est pourquoi j'ai suivi un entraînement pour me familiariser avec les gestes et les règles et être suffisamment crédible dans la peau d'un espoir de cette discipline.

Comment s'est passée la rencontre avec Thierry Lhermitte ?

J'étais très fier de tourner avec lui – surtout pour un duo - car c'est un géant du cinéma français. Lors de notre première rencontre, nous avons échangé sur nos vies, nos passions et une complicité est née instantanément. Il a une classe folle, c'est un grand rêveur et un homme intelligent. Lorsqu'il émet un avis sur le film, on l'écoute car son expérience est riche en matière de comédie. Dès le premier jour de tournage, j'en ai d'ailleurs pris plein les yeux.

Comme vos personnages, avez-vous ressenti un décalage de générations entre vous ?

Quand je voyais tout ce qu'il pouvait m'enseigner, j'avais en effet le sentiment d'être face à un druide ! Il m'a appris par exemple que la situation suffisait parfois à faire rire et que, dans ce cas-là, l'économie de gestes et de paroles permettait de rendre la scène encore plus drôle. A part ça, non. Sauf, peut-être quand il disait « c'est chouette » ...

Comment vous dirigeait Robin ?

Il était assez directif car il savait exactement ce qu'il voulait. Malgré tout, il acceptait de se laisser surprendre : j'improvisais donc certaines choses sans le prévenir et j'étais content lorsqu'il gardait ce que je lui proposais. Je me souviens notamment de la séquence de fin où il est revenu vers moi les yeux humides en me disant que c'était encore mieux que ce qu'il avait imaginé.

La scène de la gifle est très forte. En gardez-vous un souvenir particulier ?

Forcément car c'était vraiment ma grande scène. J'avais demandé à Emilie Caen d'y aller franchement dans la gifle pour que la colère monte naturellement et libère d'autres émotions. C'est ce qui s'est passé et cela a provoqué des réactions de toute l'équipe. C'était un moment fort du tournage.

Quels étaient les pièges à éviter ?

Mon plus gros challenge était de retrouver l'état émotionnel de mon personnage dans la scène à jouer car il évolue beaucoup et nous ne tournions pas forcément dans l'ordre chronologique. Mais le défi était aussi d'éviter les fous rires. Notamment quand Thierry se donnait un malin plaisir à me déstabiliser...